

AURA
XILONEN
Gabacho



« Un roman
fou furieux »
L'Obs



Liborio n'a rien à perdre et peur de rien. Enfant des rues, il a fui son Mexique natal et traversé la frontière au péril de sa vie à la poursuite du rêve américain. Narrateur de sa propre histoire, il raconte ses galères de jeune clandestin qui croise sur sa route des gens parfois bienveillants et d'autres qui veulent sa peau. Dans la ville du sud des États-Unis où il s'est réfugié, il trouve un petit boulot dans une librairie hispanique, lit tout ce qui lui tombe sous la main, fantasme sur la jolie voisine et ne craint pas la bagarre... Récit aussi émouvant qu'hilarant, *Gabacho* retrace l'histoire d'un garçon qui tente de se faire une place à coups de poing et de mots. Un roman d'initiation mené tambour battant et porté par une écriture ébouriffante.

AURA XILONEN est née au Mexique en 1995. Après une enfance marquée par la mort de son père et des mois d'exil forcé en Allemagne, elle passe beaucoup de temps chez ses grands-parents, s'imprégnant de leur langage imagé et de leurs expressions désuètes. Elle a seulement dix-neuf ans lorsqu'elle reçoit le prestigieux prix Mauricio Achar pour *Gabacho*, traduit depuis en huit langues et lauréat du Grand Prix de traduction de la ville d'Arles en 2017.

« Un livre à faire lire à tous les bâtisseurs de murs. » *Le Canard enchaîné*

« Une écriture mexicaine, viscérale et ultra contemporaine. » *Télérama*

Aura Xilonen

Gabacho

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Julia Chardavoine*

LIANA LEVI  *piccolo*

À mes grands-parents, à mes oncles et à ma mère.

*À tous les migrants du monde
que nous sommes tous au fond,
si on y réfléchit bien.*

Words, as ideas, are barbaric men invention.

Liborio

Et donc pendant qu'ils étaient là, ces crevards, à courir après la gisquette, à la harceler, à lui crier des cochonneries, je me suis dit que si je les défonçais tous, ces cons de latinos, je pourrais changer de vie. Après tout, je suis né-mort et franchement j'ai peur de rien. Je l'ai toujours su et je me suis dit que j'en aurais la preuve en explosant les dents du type qui était en train de faire son numéro à la gisquette. Elle, elle disait pas un mot, elle guettait l'arrivée du bus au bout de la rue, comme ça, toute mal à l'aise, et encore plus quand ce fils de pute lui a palpé le cul avec ses doigts mycosiques. J'ai tout de suite lâché mon poste au bookstore où je travaille, ça vibrait autour de moi, et j'ai foncé lui coller mon poing dans la gueule. Au fond, qu'est-ce que j'avais à perdre, vu que j'ai jamais rien eu. Je le prends par-derrière, ce guignol, je lui fracasse la cheville, et lui, il se plie en deux, comme ça, au ralenti, comme une bestiole qui glisse le long d'une vitre un jour de pluie, puis je lui fous une droite monumentale juste derrière la tronche, là, de toutes mes forces.

Bim! Bam! Boum! Et que je lui pète les dents jusqu'à ce qu'il ait le nez dans son sirop, rouge, bien épais, qu'il reste là à chier dans son froc, à tituber sur

le trottoir, jambes écartées. À ce moment-là, y avait déjà un petit groupe autour de moi, et comme chaque fois qu'y a de la baston dans le quartier, y a toujours des crevards et des kékés pour rappliquer histoire de voir ça de plus près.

Et là, un guignol qui me dit : « Fuck, man, pas comme ça, fais pas ta baltringue, de face, sale indien, comme un vrai mec. »

Et le type qui ose s'approcher, des schlass à la place des dents, comme ces chiens qui défoncent tout sur leur passage. Sans réfléchir, je lui colle un coup de bazooka entre les pattes, du même pied avec lequel j'avais couché le premier ; je l'allonge. Avant qu'il tombe, je vois ses yeux devenir blancs ; j'imagine que ses couilles lui remontent dans le cerveau. Et lui, il se vautre joliment, tête la première.

Du coup, y a plus personne dans leur petit groupe de merde pour faire le malin avec moi ; ils restent tous à me regarder, un peu bleus, des nains, comme pliés par le vent.

Je cherche des yeux la gisquette, je sais pas moi, voir si elle va bien, mais impossible de la repérer. Y a tellement de crevards dans les parages que j'arrive pas à savoir si le bus est passé ou si elle s'est fait embarquer par un connard dans une de ces petites ruelles du fond où ça grouille de raclures.

Une black qui voit que j'ai foutu un sacré bordel me chope par le bras pour me sortir de ce merdier pendant que les crevards, eux, ils essayent de réanimer les molosses émasculés qui gisent sur le trottoir. La black, elle m'entraîne dans un coin et me dit : « Mama mia, t'es complètement dingo, fouté li kan timoun, sinon tu seras bientôt mò. »

Mais je me dégage et la laisse plantée là, à parler toute seule, puis je traverse la rue histoire de retourner à la librairie regarder voler les mouches.

[Ah, ça faisait longtemps que je m'étais pas senti aussi bien, depuis le jour où j'ai plongé dans le Rio Bravo¹ et où j'en suis ressorti à la force de mes bras des heures plus tard, la peau sur les os et à moitié mort, respirant comme si c'était la première fois. C'est là, au pied de l'eau, que j'ai définitivement cessé d'avoir la trouille des trucs balèzes ; de ce côté de l'abîme.]

De retour à la caisse du bookstore, je sens mon Boss m'arriver par-derrière comme un coup de poignard dans le dos: «T'as vendu quelque chose au moins, le merdeux?», puis il s'approche de la vitrine donnant sur la rue et lâche: «Fuck, c'est quoi ce boxon dehors?»

Je hausse les épaules, un chiffon à la main; c'est qu'il faut encore que je termine de faire la poussière que j'ai laissée en plan pour aller défoncer cette bande de losers.

Je lui répons, saoulé ou va savoir: «Un chien s'est fait écraser.» Je souffle avec un ras-le-cul énormissime. Et là, je lève les yeux, je regarde dehors et je sens ma glotte se contracter, mon estomac se nouer: la gisquette est en train de traverser la rue. Elle s'avance vers la librairie.

1. Le Rio Bravo ou Rio Grande est un fleuve qui prend sa source dans le Colorado et sert de frontière naturelle entre le Mexique et les États-Unis; il est traversé par des migrants à la nage dans des conditions extrêmement dangereuses. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Terre, avale-moi.

Mes couilles jouent des castagnettes.

Je peux même plus avaler ma salive.

En une seconde, je m'évapore sous son regard ; en un quart de seconde, je pars en fumée.

Mon Boss la regarde lui aussi et me dit en prenant des airs : « C'est moi qui m'en occupe, le pue-du-bec. » Et il me fait signe de me retirer au fond, derrière les rayons, histoire que je lui fasse pas honte devant cette jolie poulette, pendant que lui, il reste à se caresser la barbiche.

Elle passe le seuil de la porte, hérissant l'air sur son passage. Elle avance, sans s'arrêter, sans un regard aux livres entassés sur les étagères et les tables, et se plante devant le comptoir de la librairie. Mon Boss se la raconte avec ses sourcils et roule des yeux comme s'il voulait pas regarder dans le décolleté de la minette.

Je baisse le regard, je me sens comme un naufragé de papier au milieu de tant de livres.

J'ai la bouche si sèche que je me mets à faire des gargarismes avec de l'air.

J'ai pas la moindre idée de ce qu'elle lui raconte, j'entends plus rien de toute façon ; je sens juste mes tempes palpiter à mille à l'heure. Le Boss me fait signe de venir et d'une voix de pétrole, me dit, presque à l'oreille : « Qu'est-ce que tu lui as fait, le morpion, pour qu'elle veuille te causer ? »

Il s'éloigne de quelques pas et fait semblant de pas regarder, mais moi je sais qu'il a des yeux derrière les oreilles et des oreilles dans les pupilles, le Boss. La fille me dévisage de haut en bas, comme si elle me transperçait, comme si j'étais fait de fumée, et avant de sortir, lance juste : « Thanks, mec... enfin no thanks. J'ai pas

besoin de héros, you know?» Elle fait demi-tour et je sens la tornade de ses courbes, de ses lèvres, de ses seins, de son odeur cingler ma peau de crocodile. Elle s'éloigne, traverse la rue jusqu'à son immeuble et mon Boss en profite pour mater son petit cul bien doré. Moi, je reste planté là, écrasé sur toutes les majoliques du sol, enveloppé d'un truc poisseux, va savoir quoi. Mon Boss se retourne et me dit, exaspéré : « Tu m'expliques ? C'est quoi cette affaire, tapette à merde ? »

Je hausse de nouveau les épaules. Je sens que je vais gerber, là, au milieu de tous ces litres d'encre que les imprimantes ont gâchés pour éclabousser de lettres tant de livres. C'est pas que j'ai peur de me faire tabasser. Pendant l'embrouille de tout à l'heure, j'avais le poul sous sparadrap, cataleptique. J'étais serein. J'aurais pu tabasser tous ces crevards et faire passer en même temps un chameau par le trou d'une aiguille. Non, les chocottes, je les ai pour les gisquettes, surtout quand elles sont belles, qu'elles en jettent. Rien que d'imaginer que je suis pas loin de l'une d'entre elles et je sens des machins s'agiter dans mon ventre ; je devrais même pas respirer le même air qu'une fille comme ça ; rien que de frôler sa peau des yeux j'ai la moelle épinière en feu. Je suis bon que pour la baston, y a pas de doute. Mais ses courbes me font déraper jusqu'au pire de mes abîmes. Je sais pas pourquoi, mais quand la gisquette, elle s'est tirée du bookstore, ça m'a dévasté, ça m'a retourné, comme ça, tout déglingué.

Et moi, j'ai pas moufté, j'ai pas pipé mot.

« C'était quoi ces conneries, alors ? » Le Boss me sort de ma tétanie.

« Rien, Boss. » Je hausse les épaules jusqu'à la pituitaire. « La fille voulait une revue de je sais pas quoi

qu'on avait pas », je réponds à ce sadique dans l'espoir qu'il cesse de seringuer la plaie que je sens s'ouvrir dans ma poitrine.

« Petit pédé lévite, on va faire comment pour survivre si tu peux même pas vendre une putain de revue, hein? Fuck. Fuck. Fuck. »

Et je reste les bras ballants, abasourdi, englouti jusqu'à la nausée par mon propre vomi.

J'arrive pas à dormir. Je regarde fixement l'obscurité délavée qui m'irrite la rétine et emplit mes pores de froid, là, sur cette mezzanine que mon Boss me prête pour que je dorme dans la librairie, cette mezzanine bourrée d'araignées sirupeuses et de bestioles encastées dans les murs, prêtes à sauter sur ma chair à vif. Des araignées suicidaires. Non, non, j'arrive pas à me plonger dans le sommeil, j'imagine au-dessus de moi la fille qui s'accroche à l'ampoule dénudée jusqu'à en faire exploser les verres, puis ses ongles violacés qui me poignent en pleine nuit. Je crois même entendre le bruit de ses deux mains me déchirant la peau, en arrachant des morceaux comme on le fait d'un journal pour laver des vitres – le bruit même que font les vitres quand elles se brisent.

« Fils de pute. Merde. Fuck. Fuck. Fuck. Grosse merde merdilotique. Fuck, fuck, fuck. » Il crie de plus en plus fort, hors de ses gonds.

Je veux pas me lever.

Pas la force de le faire par ma propre volonté. J'ai toujours la fièvre collée à la peau. Et des tourbillons de papillons dans le ventre. Je contemple un rayon de soleil se remplir de grains de poussière; ils flottent,

au chaud, dans ces entrailles de lumière. Et soudain, j'entends mon Boss en bas pousser un de ces hurlements, comme s'il avait une enceinte collée à la gorge.

Je balance les *sarapes**¹ d'un coup de poing, puis me laisse glisser le long du petit escalier de la mezzanine et descends, les yeux ravagés, comme si j'avais pleuré du verre pilé toute la nuit ou va savoir, mais c'est avec des yeux griffés par l'insomnie que je découvre tout le merdier.

La librairie est sens dessus dessous. Totalement détruite. Le Boss relève une étagère et se met à ramasser les cadavres de livres aux pages arrachées. La librairie ressemble à la rue du parc Wells en automne, avec ses centaines de feuilles déchirées, en vrac, tapissant le sol. On dirait même que certains livres ont été assassinés à coups de couteau, de bâton, avec les dents, à coups de morsures ; ils ont l'air amputés, comme si on leur avait fait exploser les tripes en leur fourrant un pétard dans le cul. Le Boss me regarde, un bouquet de feuilles dépareillées dans les mains ; mais au lieu de m'engueuler, de se libérer en déversant sur moi toute sa hargne, je vois ses yeux se brouiller et il s'effondre sur ses arrières. Comme je sais pas quoi faire, je fais rien. Je hausse les épaules une fois de plus puis me mets à ramasser ce qui est à mes pieds. J'arrange une table brinquebalante et balance dessus en bordel les livres que j'ai ramassés sur le sol.

1. Les mots ou expressions suivis d'une astérisque sont consignés dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

[« Les livres saignent », m'avait dit le Boss le jour de mon arrivée au bookstore; il cherchait un jeune qui coûte que dalle et qui sache se fourrer dans les moindres recoins de la librairie pour l'aider et tout récupérer. Il fallait grimper sur les murs comme un scorpion pour ranger ou attraper des pavés outreucidants, porter des caisses de bouquins grandiloquents, les reléguer à la réserve histoire de les laisser pourrir un peu plus lentement que les autres, et élaborer une savante stratégie pour alternativement passer la serpillière, faire la poussière et ranger le local.

« Dis, petit, t'y connais quoi, toi, aux livres ? » m'avait-il questionné cette fameuse première fois alors que je venais de lui demander du travail. J'avais répondu : « Rien, Monsieur.

– Comment ça rien ? T'es débile ou quoi, minus ?

– Non, Monsieur.

– Alors, t'y connais quoi ? »

Je me souviens d'être resté planté là à regarder sa microscopiscule boutique bourrée de pavés jusqu'au plafond, puis finalement de lui avoir dit la première chose qui me passait par la tête : « Qu'ils nous encombrent beaucoup, Monsieur. »

C'est là que je l'ai entendu rire pour la première fois avec son rire d'alebrije* déculotté. Il a enlevé ses lunettes et s'est mis à zonzonner : « Aïe, aïe, aïe, t'es pire que débile, toi, putain, t'es le pape des débiles ! » – et il a continué à rire un bon moment.

Quand son rire catarrheux a fini par se calmer, il m'a tout de suite engagé à l'essai et m'a demandé de laver gratuitement les vitrines : « Je voudrais voir, petit, si t'es pas aussi balourd que t'en as l'air. Tu vas me les laisser nickel chrome les vitres, hein ? Ah, dernière chose : pourquoi tu pues comme si t'avais de la merde collée aux fringues ? »

Je me suis dit que c'était plié d'avance et que je pouvais sans problème les faire reluire, ses vitres, comme les petites vitrines des cercueils, sur lesquelles y a jamais de buée, parce que les morts, une fois qu'ils sont partis de l'autre côté, ils sont

imperturbables et ils laissent plus jamais échapper leur haleine moisie. C'est donc ce que j'ai fait : j'ai gratté la crasse accumulée depuis des siècles, j'y suis allé avec les ongles et le souffle pour tout récurer.

Le Boss m'a avoué des mois plus tard qu'il m'avait engagé parce que j'étais le seul mec à avoir vraiment pas l'air de vouloir un jour lui voler un bouquin.

« Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de vos bouquins, moi », je lui ai répondu. Mon honnêteté souillée me rendait grossier. « Moi, tout c'que je veux, c'est me tirer à New York et pas rester aussi près de là d'où j'ai bien galéré à me barrer. Mais avant de me lancer comme une pierre dans une autre flaque, il faut que je me fasse un peu de thune ici. »

Mais ça, le Boss, il l'a pas entendu, parce que je l'ai dit à voix tellement basse que si ça se trouve je l'ai juste pensé.

Et donc, au bout de quelques semaines, comme j'avais une gueule d'homme-à-tout-faire, il a eu l'idée de me refiler la mezzanine de la librairie, histoire qu'en plus de travailler toute la journée, je jette un œil aussi pendant la nuit à ses bouquins. Lui, il partait retrouver sa dame et ses damoiseaux, et moi, il me bouclait à double tour, en mode cadenas à la porte et planches de bois clouées à l'unique velux de la mezzanine.

« ... mais si t'as une galère, tu peux utiliser le téléphone. T'oublies pas, hein, le bouseux, tu me bigophones, capich ? »

Et lui, il partait en banlieue, tout content de lui, histoire de bien nettoyer sa dame avec sa queue et de lui engendrer encore plus de damoiseaux.

C'est sur la mezzanine que je me suis mis à me fatiguer les hublots devant des livres. J'ai commencé par ceux qui avaient des dessins. Je m'étais décidé à passer à l'acte parce que ça arrivait parfois que des gonzesses toutes pomponnées me demandent un livre en spanish et moi, leur truc, je savais

pas ce que c'était. Le Boss, un jour, il m'avait pris en flagrant délit et m'avait bien gueulé dessus, en mode algorithmique: «Cerveille de poisson rouge, mets-toi à lire ne serait-ce que ces saloperies de quatrièmes de couverture pour savoir de quoi ça parle, être capable de vendre un putain de bouquin et pas rester toute ta vie un abruti fini.»

C'est donc le flingue sur la tempe que je me suis shooté avec une bonne dose de conneries écrites au dos des livres. J'en chiais sang et eau, parce que lire, bordel, ça fait mal aux yeux au début, mais petit à petit l'âme se fait contaminer. Le soir, j'embarquais de petits livres encore chastes sur ma mezzanine et le matin, je les redescendais dépucelés.

«Hé, le pédoque, tu sais pas pourquoi ce bouquin est bourré de traces de doigts ?

– Non, Boss, vous pouvez vérifier, c'est pas moi.

– Me prends pas pour un con, petit pédé sémite.»

Du coup, j'ai pris l'habitude de me mettre les mains dans des sacs plastique, histoire de pas laisser de traces sur les livres. Je les rendais aussi intacts que quand je les avais embarqués. J'ai même appris à les déballer et à les remballer dans leur plastique d'origine pour qu'ils aient l'air neuf. C'est que le Boss, il aimait ses livres, à chaque fois qu'il vendait un bouquin, il avait l'impression de vendre son âme. Comme les vieux singes qui gagent.]

«Va prévenir ma femme, abruti, dis-lui de venir, putain, je veux pas l'appeler moi, je vais l'inquiéter et manquerait plus qu'il se passe quelque chose de pire», me lâche le Boss toujours à genoux dans sa librairie défoncée. Moi, j'ai déjà eu le temps de relever toutes les étagères et de me mettre à balayer les feuilles tombées au sol.

Je reste un peu à le regarder. C'est plus le même homme. Il est là, à genoux, en train d'arroser les débris de livres qu'il garde à la main. On dirait une fontaine détraquée. Le Boss, c'est devenu un torrent de pluie arimé à de gros nuages. Une averse sans parapluie. Il chiale tellement devant ses livres éventrés, comme une truie mal baisée, que j'abandonne mon balai dansant dans les airs et m'en vais marcher le long des rues sordides, marmonnant comme après une cuite, histoire de me désasphyxier ou va savoir. Je sens que j'ai encore un truc bloqué dans la gorge, une espèce de gros noyau d'avocat; et puis je sens aussi que ça vibre dans mes artères, un vrai tremblement de terre; on dirait une cuillère qui tourne dans un pot vide. J'inspire de l'air par le nez.

«Bah alors timoun! Quelle mouche te pique?» J'entends la black édentée crier de l'autre côté de la rue en traînant son caddie plein de vieilleries. Elle s'éloigne et disparaît derrière l'immeuble de la gisquette. Je reste cloué au trottoir, me balançant d'un côté, de l'autre, comme un pendule. Je me sens perdu. Je vois des kékés passer en meute, le portable collé à l'oreille, des branleurs et des crevards s'user les mains à force de se toucher les couilles. Je vois des gus et des gonzesses traverser, aller et venir, saigner du bioxyde de carbone par tous leurs pores. Je vois des voitures s'arrêter, accélérer, traîner leur carcasse, s'entremêler. Des klaxons, des murmures, le bruit du soleil qui frappe en haut des édifices. Et toutes ces créatures qui piaffent au bout du fil. Je vois des gueules plaquées derrière de grandes fenêtres, dans les escaliers de secours, derrière des lucarnes collées-serrées. Je vois des persiennes fermées et d'autres ouvertes. Des immeubles couleur

brique, gris, aux vitres maculées. Des arbres bien taillés et des bacs à fleurs impeccables.

Le quartier latino, c'est un rayon d'électroménager.

Une fille toute pomponnée passe devant moi, avec un micro-chien saucissonné dans un bout de tissu. J'ai super mal aux yeux. Je traverse lentement la rue jusqu'à l'arrêt de bus et des milliers de klaxons m'agressent de toutes parts : « Fuck you, man », qu'on me crie. « Fuck, fuck, fuck. Rentre chez toi, le peau-rouge, bouge ton cul, fils de pute, sale indien. »

J'arrive à l'arrêt de bus et m'écrase sur le banc. Je lève les yeux, je regarde à travers ses vitres brisées la librairie qui se dresse devant moi, lapidée, blessée à mort, entermée. J'aiguise mon regard et distingue le Boss toujours plié en deux, comme s'il priait devant sa librairie crucifiée.

« Hé, fils de pute ! » J'entends une voix dans mon dos. « T'aimes bien ça foutre la merde pour défendre un cul qui t'appartient pas, hein ? »

Je me tords le cou pour voir qui est en train de me toucher l'épaule. Et là c'est un poing cuivré que je vois s'approcher de ma pommette à vitesse grand V. Même pas le temps de scaphandrier mes yeux. Je me fais éjecter du banc, halluciné, le cul au sol. Des étoiles. Puis du sang qui coule de ma bouche sur mon torse.

« Sale peau-rouge », continue ce vagapéteux, ce gros kéké. Il est raide dingue de la gisquette et la suit partout comme un clébard. « On va voir ce que t'as dans le ventre, choureur-de-culs, tafiole ! Qui t'a dit que tu pouvais défendre un cul qu'est pas à toi, hein ? »

« Grosse bastooooonn », crie une grande gueule qui rapplique avec sa meute quand il me voit étalé sur le pavé plein de *mole**. « On va le défoncer à coups de battes cet enfoiré. »

Je sais pas combien ils sont. Ils sont tous agglutinés, à me fusiller de coups de pied. J'ai l'impression de me faire défoncer de tous les côtés par une armée de fourmis chevelues. Je me couvre la face et rentre dans ma coquille, histoire d'occuper le moins d'espace possible entre leurs pieds. J'aperçois encore les voitures rouler, et puis soudain, plus rien, plus que des coups de pied. Un, deux, trois, quatre, mille, huit mille.

« Lâchez-le, bande de connards. » Un cri émerge au-dessus de ce troupeau de trous de balle. Les coups se calment.

« Si je te vois t'approcher encore une fois de ma meuf, sale peau-rouge, me dit le kéké latino, je t'étrangle avec ton zgeg, gars. » Il me donne un dernier coup et se casse. La meute obstrue encore la vue de mes fanaux éteints, mais les autres crevards se font tout petits à leur tour et disparaissent aussi vite qu'ils étaient apparus.

« Ça va, fiston ? » me demande un homme à la barbe poivre et sel tandis qu'il me tend un *paliacate** en guise de mouchoir. Il s'accroupit et me regarde sous la cascade de sang qui me couvre de la tête aux pieds. « Sainte mère, ils t'ont mis mal comme le Saint Christ, ils y sont pas allés de main morte. »

J'attrape le mouchoir et commence à éponger le sang mêlé à la sueur que j'ai tatoués sur le front.

« Ils t'ont cassé quelque chose ? Ou juste la tête ? »

Je fais signe que non. Je me suce la bouche, ça oui, j'ai la bouche en fleur, mais il me manque pas de dent. J'ai mal aux côtes, aux mollets, aux paupières, aux cheveux, sous les ongles, sous la langue, mais je vais survivre, ou va savoir.

[Quand je rentrais à la maison, avec des yeux au beurre noir mais tiré d'affaire, ma marraine, elle me disait toujours : « Les mauvaises herbes, ça meurt jamais, sale vermine. » C'est que là-bas, au Mexique, t'as que tes poings pour survivre, c'est pour ça que je suis venu ici, parce que j'en avais ras-le-cul de me la passer à galocher le sol, à lui mordre les entrailles, à la terre.]

« Attends, fiston, te lève pas si vite », me dit le monsieur une fois que ces dingos ont tous dégagé ; je crois qu'ils m'ont même filmé avec leurs saloperies de téléphones. Mais bon, ça va quoi, je vais pas rester là, à faire office de tapis. Je me lève. Je me sens chavirer, mais le monsieur me rattrape par le bras. « Tu ferais mieux de rester assis, tu tiens pas debout. » C'est vrai qu'il a pas tort et je m'écroule sur le banc de l'arrêt de bus. Mes tempes palpitent toujours à deux cents kilomètres heure. « Tu veux que je passe un coup de fil à quelqu'un de ta famille ? » Je le fixe avec une face d'abruti, de baltringue. Je fais encore non de la tête. « Fais voir un peu. » Le monsieur m'examine sous toutes les coutures. « Ça va. Ça saigne, mais t'as juste quelques bosses et de grosses égratignures. Deux aspirines, une pommade et des bandes, et dans quelques jours, tu seras de nouveau reconnaissable. Tu as quelque part où dormir ? » Je fais non de la tête pour la troisième fois, en haussant les épaules. « T'inquiète pas, fiston, viens avec moi, tu peux passer quelques jours dans mon foyer d'hébergement. On verra ensuite ce qu'on peut faire de toi. » Je le regarde, pas rassuré pour deux sous, endurci par toutes les beignes que je me suis déjà prises, rissolé dans de l'huile de friture. « Allez, viens. » Il insiste. C'est

qu'il a lu dans mes yeux la peur, la colère, la rancœur, accumulées au fond de mon âme, prêtes à prendre feu d'une minute à l'autre et à tout emporter. «Allez, viens, fiston.» Il m'emmerde. «Le monde est pas si moche qu'il en a l'air, y a toujours un petit espoir, toujours, je te le jure», il ajoute d'un air doucereux. Il se tait un moment, me regardant de ses yeux druidiques, puis retente sa chance et tend la main pour m'aider à me relever: «Je suis monsieur Abacuc. Et toi, jeune homme, comment tu t'appelles?»

Je bronche pas, je suis stratosphériquement débousolé. Avec des yeux au beurre noir, bien amochés, tout stratifiés comme ceux de ces saloperies de pandas. Des coquards. Des carreaux de dindon défoncé. Là-bas, dans mon village, ils diraient que j'ai les yeux en trou de pine, ou un truc dans le genre, exactement comme ceux de cet ouvrier aux yeux verts, bordel. C'est à peine si je peux voir où mes hublots s'agrippent pour essayer d'attraper quelque chose. J'ai les oreilles qui bourdonnent, asymétriques, décibelées par tous les coups barbares que m'ont balancés ces blaireaux. Du coin de l'œil, j'aperçois un bus rouge qui s'approche de l'arrêt. Plusieurs spectateurs qui m'ont vu me faire massacrer par le kéké et ses crevards de potes montent dedans. Des gens descendent en meute et se dispersent comme des fourmis foireuses sous un jet d'eau.

La ville est toujours en mouvement, semblable à une grande roue qui écraserait tout sur son passage. On roule tous entre ses engrenages édentés, pointus.

«Liborio», je réponds enfin au monsieur, avant de lui rendre son mouchoir tout farci de morve sanguinolente.

« Garde-le, fiston », il me dit avec un sourire débile. Espèce de vieux cinglé, je pense, depuis quand on aide les gens comme ça, sans raison? Y a forcément quelque chose qui tourne pas rond, je sais pas quoi, mais les gens, ils ont tous un truc pas net dans le fond, un truc macéré, louche et qui pue, avec des mouches plus grandes que des vautours, des mouches géantes comme des cochons volants. « T'inquiète pas, jeune homme, continue monsieur Abacuc, prends ça. » Et il me tend deux billets de dix doll. « File t'acheter un anti-inflammatoire, une pommade Lidocaïne et un paquet de bandelettes Überkrauz.

– What? » J'hallucine complètement.

« Je vais te l'écrire parce que t'as pas l'air d'être encore redescendu sur Terre, et du même coup, je te donne l'adresse de mon foyer, au cas où tu aurais besoin un jour d'un endroit où dormir. » Il sort de son manteau un bidule stylographique, attrape une petite annonce collée au poteau de l'arrêt de bus et gribouille un truc au dos du papier tout en me demandant: « C'est par amour de la baston? », puis il plante devant ma tronche boursouflée papier et billets crasseux.

« Vous avez complètement perdu la boule? » Je lui réponds ça histoire de savoir si, avec les forces qu'il me reste, je dois lui foutre un coup de pied dans les couilles et me taper un sprint, les hublots mi-clos, au risque de me prendre un poteau.

« Quoi? » Il sourit toujours.

« Vous êtes complètement zinzin, espèce de vieux dingo.

– Ah ah ah ah, non, ça non. À mon âge, ce serait une folie. »

Je le regarde un instant, les yeux noyés sous les coups. Je lui arrache les billets des mains, le papier aussi, et les fourre dans ma cachette secrète, dans ma ceinture, avec la petite médaille de ma mère.

Il me lance : « Parfait. Rétablis-toi vite. »

Puis fait demi-tour et commence à s'éloigner.

« Attendez ! » Je crie d'une voix d'outre-tombe à cause de la douleur dans les côtes. « Vous croyez en Dieu ? »

Monsieur Abacuc s'arrête un instant, se retourne et me répond dans un sourire défroissé :

« Non, et toi ? » Il reprend sa route et disparaît derrière l'immeuble de la gisquette. Je reste là, décoiffé par les bagnoles qui filent devant moi. J'ai pas envie de bouger. Si seulement je pouvais être une feuille sur orbite... Je resterais là-haut, bercé parmi ces salopes d'étoiles.

[« Les rêves, ça reste des rêves », m'a dit un jour mon Boss après que je lui ai fait part des miens.

« Après tout, pourquoi pas, j'aimerais bien un jour avoir une famille, des petits mioches qui se chamaillent, des marmots qui jouent dans la maison et dans la cour... Peut-être qu'un jour j'aurai ça, une maison, une femme, des gosses, que je tirerai le gros lot, toutes ces conneries qui remplissent la vie quand on devient vieux et qu'on commence à s'emmerder.

– Ouïe, ouïe, ouïe. » Le Boss se bidonnait. « Mais t'es tellement moche, le péteux, ouïe, ouïe, ouïe, qui va bien vouloir te baiser ? »

Je suis resté bouche bée, abasourdi, dévasté par l'image infecte que les autres ont de moi. Et si la vérité, c'est que Dieu, il existe pas et qu'on est juste des particules qui pourrissent avec le temps pour se détruire les unes les autres ? Ça m'arrive

souvent de me le demander, surtout quand je me fais rattraper par la castagne, histoire que je me chie encore dans le froc. Ma marraine, que j'appelais ma tante, elle me cassait la tête pour que les psaumes, je me les apprenne par cœur.

Elle disait : « Tu finiras par devenir un homme de bien, un peu moins de traviole. » Mais moi, le curé, je l'envoyais bouler avec ses prétentions catatoniques de cul-béni fouille-merde, de pervers touche-verge.

Franchement, qui pourrait se faire curé et rester chaste toute sa vie ?

Je lui ai même demandé un jour au catéchisme : « Père Teran, ça vous arrive souvent de vous tripoter la queue ? »

Et le curé qui m'envoie au diable avec un coup de pied dans le cul. Puis il a fait appeler ma marraine et ensemble, ils m'ont chatouillé avec une branche de pirul.*

« Je veux plus te voir. Tu dégages illico ou sinon je te fais foutre en taule », me dira par la suite ma tante, même si c'était pas vraiment ma tante, juste ma marraine. Voilà comment je me suis retrouvé à la porte sans rien en poche et comment j'ai dérapé vers la crasse, vers la vie de clodo, vers les intempéries sous les ponts, vers la rocaille où j'étais rien d'autre qu'une pierre cassée de plus. Avec ma bande de potes, tapi au milieu de bédaveurs, graffeurs, courses-poursuites et bastons.

Soit tu te tires d'ici, soit un jour, tu te réveilleras pas, je me suis dit un jour à moi-même, à l'ombre des réverbères brodés le long de la rue, regardant mes mains pleines de sang.]

Mais à quoi bon tout ça. Je suis de l'autre côté maintenant. Tout ça, c'est du passé. Est-ce que c'est vraiment du passé ? Je me passe pour la énième fois le mouchoir plein de sang sur le nez. Ma chance, au fond, c'est d'être en béton. Même les moustiques, ils ont jamais réussi à

crever ma peau de croco ; ou alors, c'est plutôt qu'avec ce cuir d'éléphant que je porte comme un gant, je me suis jamais rendu compte quand mon sang se métamorphosait en gouttes volantes dans le gosier des diptères. C'est là que je vois soudain un van blanc s'arrêter lentement devant moi et que j'entends une bonne femme à l'intérieur, en mode casquette et lunettes noires, me crier d'une voix constipée :

« Allez monte, mec. » Elle ouvre la porte arrière. J'ai pas la moindre idée d'à qui elle parle. Ipso facto, je fais celui qui a rien vu. « Come on, mon chou, elle insiste, panique pas comme ça. »

Je reste assis. J'ai la tête dure, moi, parce que je sais que les emmerdes, ça arrive toujours quand tu mets le pied là où tu devrais pas. Comme je bronche pas, elle referme la porte de son carrosse et braille d'une voix de coléoptère enrhumé :

« Je t'ai vu tout à l'heure, t'es un dur à cuire. » Les automobilistes commencent à klaxonner derrière elle comme des psychopathes. « Vas-y, passe-moi dessus si tu peux, connard, fils de pute », elle leur crie. Puis elle se retourne vers moi : « T'es pas une mauviette, toi, t'en as des couilles, pas vrai ? T'as quel âge, mon chou ?

– Mais qu'est-ce que t'en as à foutre ! » Je lui balance ça histoire de l'anesthésier une bonne fois pour toutes et qu'elle sorte de ma vie aussi vite qu'elle y est entrée.

« Ça va, mon coco, je repasserai plus tard quand tu te seras calmé et qu'on pourra papoter un peu. C'est là que tu travailles, pas vrai ? » Elle montre du doigt la librairie. Je fais semblant de pas avoir entendu. « C'est bon, mon chou. » Elle sort un appareil photo et me vise. J'ai juste le temps avant le flash de lui faire un doigt.

«À plus, mon chouuu.» Elle se marre comme si elle était en train de chialer: «Bouhahaha, snif, bouhahaha-hahaha.»

Son van démarre et disparaît au loin dans l'horizon de voitures qui volent de toutes parts. Je jette un œil du côté de la librairie et je vois le Boss de dos, la tête inclinée vers le sol. Il s'est rendu compte de rien. Je suppose que quand on est en plein drame, les tragédies des autres, on s'en fout.

Je vais la voir la femme du Boss ou je retourne branler à la librairie ?

Je monte dans le bus rouge qui vient de s'arrêter, paye et me pose au fond, là où les galeux comme moi, on a l'habitude de s'installer histoire de pas leur faire peur, aux noirs et aux blancs, parce que nous, on est gris, et le gris ici, c'est les limbes, ni du côté de Dieu, ni du côté du Diable.

«Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, petit? me demande la femme du Boss en m'ouvrant la porte.

– Rien, Madame, je lui fais, c'est juste que la librairie s'est fait braquer.»

Elle fait un bond de grenouille en arrière, porte la main au cœur et s'effondre comme un tas de pierres mal agencées.

[Elle a jamais été méchante avec moi, au contraire, elle m'apportait toujours quelque chose à grignoter quand elle était en ville. Un jour, y a de ça plusieurs mois, elle m'a même acheté un jeans, une chemise avec le logo de la librairie et une paire de boots, pas chères bien sûr, mais bien plus confortables que mes sandales trouées.

«Allez, prends-les, petit, t'auras l'air un peu plus présentable!»]

Et donc avant que Madame s'étale sur le sol, je la cueille en plein vol et l'assiste dans sa chute de poule déplumée. Elle s'affale sur ses baskets, le souffle court. Je la traîne à l'intérieur de la maison. Ses petits sont sûrement à l'école. Et moi, qu'est-ce que je dois faire ? La première chose qui me vient à l'esprit, c'est d'aller chercher une bouteille dans son petit bar sous l'autel à la Vierge de Guadalupe ; je la débouche et fonce rincer le gosier de Madame.

«Je me meuuuuuuurs», caquette-t-elle aussitôt entre deux quintes de toux avant de faire tout gicler du fond de sa gorge jusqu'au fond du jardin ; c'est le jardin que le Boss utilise pour se griller des hot-dogs à l'américaine. «De la vodka ? Mais t'as quoi dans le crâne, tu veux me tuer, c'est ça ? » me lance-t-elle une fois que sa toux est calmée, puis elle m'arrache la bouteille des mains. Je sais pas, moi, je suis pas un expert en ressuscitations, je sais juste qu'y a un mort qui s'est relevé un jour et qui s'est mis à marcher avec plein de vers lui bouffant la chair, j'imagine.

Je l'aide à se redresser et quelques minutes plus tard, on est déjà dans sa caisse, en route vers la librairie.

«Pourquoi il m'a pas appelée sur mon portable ? » me demande Madame une fois qu'on roule sur la voie rapide. Elle continue de composer avec insistance le numéro du Boss. Vue de loin, la ville est d'un bleu cristallin, lapis-lazuli, profondément assoupie, comme si elle retenait sa foule nauséabonde à l'intérieur. Les gratte-ciel ressemblent à des colonnes herculéennes,

atlantiques, soutenant ces fameux oiseaux que j'ai vus s'envoler du parc Wells va savoir où, la saison avant l'automne. « On vous a braqués avec des pistolets? Battus? Comment ça s'est passé? Mon mari est grièvement blessé? Ils étaient combien? Vous avez appelé la police? Pourquoi est-ce qu'il m'a pas appelée? Je vais prévenir l'école des enfants. Ah, je vais dire à ma copine de passer les prendre. Parfait! Quoi d'autre? Vous serez capables de les identifier? Ça s'est passé à quelle heure? Personne vous est venu en aide? Tu as montré à quelqu'un toutes tes blessures? Ils étaient combien à te frapper? Sainte Vierge! Si quelque chose est arrivé à mon mari, mon petit, je vais mourir. »

Madame a raison : elle l'aime pour de vrai son mari. Elle l'aime avec les dents, ça se voyait déjà, ça se sentait, ça se flairait dans les paniers qu'elle lui apportait à déjeuner, dans ses mamours hyperboliques et dans ses baisers épicés.

[« Regarde, petit con », m'avait dit un jour le Boss. Ça devait être le premier ou le deuxième barbecue auquel il m'emmenait chez lui. La tequila lui étranglait déjà la langue. « Tu vois cette bonne femme? Eh ben, c'est la mienne, le bouton-neux, mais tu le sais déjà, hein? Regarde-la bien, là. Eh ben, tu sais quoi? Elle m'aime, c'est moi qu'elle aime. Je le sais, sur la tête de Dieu, au fond de moi, je le sens. Et tu sais quoi? Moi aussi je l'aime... pour elle, pour elle, je ferais... » Mais le Boss en est resté là, médusé, absorbé par son verre de tequila, vide.

Puis ce fou d'Argentin est venu s'asseoir avec nous. Ce type, il aimait parier sur tout et n'importe quoi. Et le Boss l'invitait à toutes ses beuveries.

« C'est toi, che, le petit qui l'aide à la librairie, pas vrai? »]

On prend la dernière sortie sur le périph et on entre dans la ville. Madame tourne sur la 3^e Avenue et file vers le centre. On dépasse le grand centre commercial arborant fièrement son McDonald's, Starbucks, Walmart, Costco, Home Depot, 7-Eleven, Sam's Club, Domino's, les cinés Cinemark et les pubs pour Coca-Cola, Western Union, FedEx, UPS, Apple et Microsoft.

On prend à gauche et on arrive en dérapant dans la rue de la librairie, brûlant les pneus en passant de cent à zéro. Madame trouve une place juste devant la boutique, se gare et descend, énergumène, à grandes enjambées. Moi, je la suis à grand-peine.

La porte de la librairie est béante, les livres sont toujours au sol et je remarque que les étagères ont de nouveau les pattes en l'air. Les lumières sont encore allumées comme des fantômes foireux de fin de siècle.

« Sainte Vierge! Mon amour! Mon amour! Mon chéri! » Madame pousse des cris à tout-va.

« Boss! Boss! Boss! » Mes cris font écho aux siens en dissonance.

« Il est où, mon mari, petit? » Madame me presse. Je hausse les épaules et reste québlo comme un putain de zombie. « Il t'a dit qu'il allait porter plainte? Qu'il allait à la police? Qu'est-ce qu'il t'a dit? Vous avez appelé la police, n'est-ce pas? » Elle recommence avec ses questions. Ses yeux, à chaque battement de cils, deviennent des lagunes de plus en plus rouges, congestionnées; des soucoupes de crapaude sous ses sourcils dessinés. « La mezzanine! » La voilà qui grimpe le petit escalier. Moi, je retourne chercher le Boss dans

la réserve pour la quatrième ou cinquième fois. Qui sait, peut-être qu'il est encapsulé avec ses vieux livres de poésie galante comme un cocon de papillon à la con, tout rempli de vers. Ou alors il est aux chiottes, il s'est coincé dans le tube de drainage, ce trouillard colérique, parce qu'il paraît que la peur et la bile, ça change notre odeur; quand tu pêtes un boulon, tes lymphes, elles deviennent oléagineuses, ambrées, visqueuses, sanguinolentes. C'est pour ça que les chiens, ils sentent tout de suite quand quelqu'un a la trouille et que c'est toujours les poules mouillées qu'ils vont croquer.

« Il est nulle part. »

Le Boss a l'air de s'être transformé en *nahual**.

Je sors par la porte défoncée de la librairie : personne. Je m'arrête sur le seuil. Les passants marchent comme toujours en regardant leurs pieds, les yeux baissés ou alors un téléphone greffé à la tête, dans les mains. Ma face, de nouveau à l'air libre, rendue aux intempéries tumultueuses de ce jour de merde, recommence à me piquer, bordel, comme si j'étais perforé par des centaines de dards. Les bosses, elles poussent, oui, comme des cornes, mais ça passera, je me dis.

Le soir commence à tomber à flots nuageux. Le soleil a déjà décliné et s'en va comme tous les jours, rebondissant, orange entre les cirrus. Les bagnoles roulent encore. Les crevards commencent à sortir de leurs tanières. Les gisquettes roulent du postérieur comme des bribes d'ondes expansives, minijupesques. Comment c'est possible que devant une librairie saccagée de fond en comble, y ait pas un seul curieux qui s'arrête ? Il perd la boule, ce monde de merde !

Je rentre à l'intérieur et commence à redresser les rayonnages, histoire de ranger un peu ce putain de

chaos. Madame descend au même moment de la mezzanine, une pile de bouquins à la main, les lectures que j'avais emportées la veille et oublié de redescendre ce matin. Elle m'en touche pas un mot. Qu'est-ce qu'il y aurait à dire de toute façon si le Boss s'est évaporé par la fenêtre cassée ? Elle range les livres sur le comptoir, un peu moins tremblante déjà.

[Madame accompagnait parfois le Boss à la librairie. Elle passait la journée assise à la caisse histoire de lui filer un coup de main. Puis partait chercher ses petits à la school. En général, elle remettait les pieds à la librairie qu'au bout d'une semaine pour apporter un casse-croûte à son mari. Mais quand le Boss a commencé à me faire un peu plus confiance, il a pris l'habitude de me laisser garder la boutique et d'aller se balader avec sa femme à l'heure la plus improbable.]

« Je reviens tout d'suite, tête de nœud, je m'échappe avec la dame de mon cœur. » Et il s'élançait, intrépide, comme un pauvre astronaute amoureux vers un ciel foireux.]

« Il faut toucher à rien pour que la police se rende bien compte du carnage. » Madame rompt le silence tout en parcourant des yeux les livres et les étagères en vrac sur le sol.

Madame, je l'ai jamais entendue dire le moindre mot en spanglish. Soit elle parle en espagnol, soit elle parle en anglais, jamais un mixte. Elle lâche pas de gros mots non plus, pas comme le Boss avec ses mots introuvables dans l'assomme-crétin, ce fameux dictionnaire que je me suis farci de A à Z parce que je comprenais rien à ce que je lisais. Le Boss et ses mots scandaleux qui

en disent plus long que les belles paroles, aussi décentes que bariolées, ces petites salopes édulcorées, pleines de chichis, de rhétorique archaïque, désuète, vieillotte, snob. Moi je préfère les pétasses un peu plus culottées, les phrases qui veulent tout dire et vous lâchent pas le sens du bout des dents. Je sais pas pourquoi, mais Madame a toujours été bienséante. Franchement, je sais pas. La seule chose que je sais, c'est que je peux pas rester planté là, à attendre que la police débarque, ou du moins à attendre que ça passe, ce bordel de merde. Madame lit dans mes pensées et comprend aussitôt que si les flics me demandent de témoigner, je vais me faire éjecter d'un coup de pied dans le cul à l'autre bout de la planète; jusqu'à la stratosphère, comme un putain de pétard.

Elle sort quelques billets de son pantalon et me dit, les yeux rouges: « Prends ça, mon petit, J'aimerais que tu ailles faire un tour quelques jours, le temps que ça passe, tout ça. Mais disparais pas, mon petit, parce qu'on va avoir besoin de ton aide pour retaper notre librairie. Je vais tout de suite appeler le 911. File, mais pars pas trop loin et fais ausculter toutes ces blessures. »

Je lui prends les billets des mains. Trois billets de cent doll.

« Entendu, Madame. Le Boss, il va pas tarder à réapparaître, vous inquiétez pas. »

Je fais demi-tour et sors. Elle attrape son téléphone pour appeler les urgences.

Qu'est-ce que je fous moi maintenant? J'ai des crampes qui me saccagent les mollets. On dirait des petits fouets en train de battre du chocolat dans mes artères, de l'*atole** drainé dans mes veines. Quant à ma

tronche, on pourrait croire que je me suis fait baiser par une gigantesque guêpe.

Je traverse. Les phares des bagnoles commencent à s'allumer. Les éclairages dans les rues fleurissent la nuit. J'ai jamais vu une étoile ici. Les étoiles scintillantes, elles ont été condamnées dans les villes par la loi du mercure. Je regarde le ciel bleu et j'essaye d'inspirer de toutes mes forces l'oxygène qui me manque.

Je suis dans une ville étrangère.

J'ai pas le moindre pote ici.

L'avenir, j'imaginai que ça reviendrait à tracer ma route sans compter les jours, les heures empoisonnées, les secondes cadavériques qui s'annihilent en s'unissant les unes aux autres pour former des légions de soixante suicidaires. Je traverse la 2^e Rue et file du côté du parc Wells. Avant de tourner au coin de l'immeuble de la gisquette, j'entends le hululement des voitures de flics qui débarquent à toute vitesse. Je glisse mes mains dans les poches de mon jeans et me recroqueville.

Le froid redouble et y a ni mezzanine ni araignées pour me réchauffer cette nuit.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Gabacho est un terme dérivé de l'occitan employé à l'origine par les Espagnols pour désigner les Français. Mais au Mexique, il est très vite devenu synonyme de « gringo », c'est-à-dire toute personne américaine ou venue du Nord et parlant mal l'espagnol. Par extension, le « Gabacho » est aussi pour les Mexicains une façon de nommer le territoire américain.

Traduit avec le concours du
Centre national du livre

Titre original: *Campéon Gabacho*

© 2015 Aura Xilonen Arroyo Oviedo
© 2015, Penguin Random House Grupo Editorial, S.A. de C.V.
© 2016, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Gabacho* de Aura Xilonen
a été réalisée en octobre 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0695-6)

ISBN ePDF : 979-10-349-0697-0